

Bruno Latour au «Soir»: «Après le covid, nous resterons confinés»

Nous avons vécu comme si nous avions plusieurs planètes à exploiter. Pour Bruno Latour, après le déconfinement, il faudra nous confiner dans la seule à notre disposition. Et pour cela, reconsidérer notre rapport à l'espace et au vivant.



Pour Bruno Latour, «le fait d'être confinés au sens médical ne doit pas induire l'idée qu'après, on va sortir comme avant, quand on pensait qu'on pouvait avoir 5 planètes.» - AFP



Par [William Bourton](#)

Chef du service Forum 09 02 2021

ENTRETIEN

Il y a quatre ans, l'anthropologue et philosophe des sciences Bruno Latour publiait *Où atterrir ?*, un essai dans lequel il faisait le lien entre globalisation, inégalités et déni de la mutation climatique. Mais après avoir atterri, les « terrestres » doivent explorer à nouveaux frais le sol où ils vont habiter et vivre autrement... C'est l'objet de *Où suis-je ?*, qui vient de sortir à La Découverte.

Après la crise du covid, dites-vous, on sera encore confinés, même si on pourra ressortir de chez nous. Pourriez-vous développer cette idée ?

Ceux qui calculent le nombre de Terres nécessaire au développement à un niveau qui serait celui de l'Amérique ou de l'Europe estiment qu'il en faudrait 4 ou 5. Donc, en termes de développement, si on voulait tenir à l'intérieur de ce qu'on peut considérer comme une « enveloppe » – cette notion est utilisée par les scientifiques qui travaillent sur les limites planétaires –, on est confinés. Le fait d'être confinés au

sens médical – et je l’espère vivement, provisoirement ! – ne doit donc pas induire l’idée qu’après, on va sortir comme avant, quand on pensait qu’on pouvait avoir 5 planètes. De manière plus « historique », la conception de l’espace a changé plusieurs fois dans notre histoire moderne. De même que la découverte d’un espace infini, autour du XVIe-XVIIe, a eu des tas de conséquences sur la compréhension de la planète, il existe une nouvelle conceptualisation de la notion d’espace due aux sciences de la Terre. La première découverte était que la Terre tournait autour du Soleil. La deuxième, c’est qu’elle tourne sur elle-même en quelque sorte : elle dépend de ses propres capacités de régénération, d’engendrement. Ce que tout le monde savait en lisant la littérature scientifique, mais mon livre a pour but d’utiliser la crise du covid pour comprendre ce qu’on savait mais qu’on n’avait pas très bien saisi.

Il y aura un avant et un après « covid » ?

Je constate en tout cas que malgré l’intensité de la crise économique, malgré la volonté que nous avons tous, moi y compris, de se remettre en mouvement, les questions relatives au climat et l’inquiétude généralisée sur cette « enveloppe » à l’intérieur de laquelle il faut tenir, ne sont pas remises en cause. Alors que moi, je pensais au contraire qu’on allait profiter de la crise pour oublier toutes les inquiétudes précédentes, parce que l’angoisse aurait été trop forte...

Vous utilisez le concept de « Gaïa » pour décrire la Terre comme un vaste organisme, un ensemble d’êtres vivants et de matière qui ne peuvent vivre séparément et dont l’homme ne saurait s’abstraire. C’est cet ensemble d’« actants », c’est-à-dire « le terrestre », qu’il faut reconsidérer et respecter ?

Ce n’est pas, ou plus, un problème de « respect », comme si on devait sortir de nos intérêts égoïstes humains pour s’intéresser à la question des vivants. Ce n’est pas par respect, c’est parce que nos conditions d’habitabilité, nos conditions d’existence sont menacées, tout simplement.

Par ailleurs, il n’y a pas d’organisation dans « Gaïa » : il y a des conséquences, jusqu’ici plutôt favorables à des tas d’organismes, nous compris. Mais il n’y a rien de définitif dans cette affaire et il n’y a rien de totalisant. C’est justement la raison de la fragilité de cette zone critique que nous habitons. Si elle était un organisme, elle aurait été sélectionnée pour la qualité de son maintien. Malheureusement, ce n’est pas du tout le cas, on le voit avec le climat. Le climat, ce n’est pas comme la température intérieure du corps humain. Il y a cinq ou six systèmes de « feed-back » pour la maintenir à 37°, il n’y a rien d’équivalent pour l’équilibre de la planète. Ce dont nous parlons, ce n’est donc pas un tout, c’est des conséquences bricolées au cours de l’histoire longue de la planète. On aurait simplement intérêt à faire attention aux connexions auxquelles nous sommes engagés et à la vitesse avec laquelle les êtres avec lesquels nous partageons l’existence réagissent. Et là, le virus est assez bon maître. Les gens paraissent surpris qu’il mute, mais il suffit d’un cours de sciences de sixième pour le savoir... Simplement, on n’avait pas l’habitude d’un virus qui avait 4 ou 5 milliards de corps humains pour tester ses différentes variations ! Donc, ce n’est pas le fait d’être « en accord avec la nature », comme on disait naguère, qui va nous sortir d’affaire. Ce qui va nous sortir d’affaire, c’est savoir de quel genre d’être il s’agit et comment il réagit : apprendre les réactions et ne pas s’étonner qu’il s’agit d’êtres vivants qui réagissent à nos actions et non de choses qu’on peut utiliser. C’est vrai aussi bien du virus que du changement climatique.

Lire aussi [Laurence Tubiana : «Mettons les citoyens en situation de responsabilité pour le climat»](#)

Le « global » (la mondialisation) est remis en question ; du coup, certains plaident un repli sur le « local ». Mais pour vous, cette alternative ne nous mène pas bien loin. Pourquoi ?

Ce rapport local-global est lié à l'idée de l'espace à laquelle on est habitués avec la cartographie ou avec Google Maps. Mais ça veut dire quoi être « local » quand un virus infecte 5 milliards de personnes ? C'est quoi être « local » sur le climat ? Ça n'a pas de sens. Notre métrique, ce qui sert à mesurer le rapport local-global, est inefficace. De plus, chaque être a sa métrique et son mode de connexion. Le climat n'a pas la même façon de globaliser qu'un virus, que la rivière Meuse ou que des entreprises comme Amazon. C'est ça qu'il faut apprendre, plutôt que d'être holiste : considérer la variété des façons de construire la grille local-global selon les êtres. Maintenant, on voit bien que chaque personne qui s'intéresse, par exemple, à manger localement redéfinit le parcours des biens d'une nouvelle façon et invente des tas d'alternatives à la simplicité d'aller chercher son maïs au Brésil. La localisation est donc utile, mais ça n'est pas un bon concept.

Lorsqu'on essaye d'adopter de bons comportements à son modeste niveau mais qu'on constate que, ces 4 dernières années, un pays comme les États-Unis s'est complu dans le déni climatique, c'est décourageant. Il faudrait un gouvernement cosmopolitique, vertueux et global, du moins sur le plan de l'environnement ?

Non, c'est une illusion. Les choses se développent de proche en proche, pas en passant par un niveau global : c'est vrai de l'atmosphère aussi bien que du droit international pénal ou de la construction européenne. En pratique, on voit la vitesse incroyable avec laquelle se répandent certaines pratiques contre lesquelles nous protestons avec raison. Prenez, par exemple, ces petites capsules de café, qui sont un cas typique d'absurdité écologique : elles se sont répandues à toute vitesse en quelques années seulement, et le phénomène s'interrompt également de proche en proche, en quelques années. La consistance de toutes ces questions interdit de passer par la case « gouvernement global » ; par contre, elles nécessitent une connectivité et des initiatives que les activistes connaissent très bien et utilisent avec profit – aussi bien que les entreprises.

Et l'idée d'une « autorité supérieure » supranationale, comme l'Accord de Paris, par exemple ?

C'est autre chose. Et c'est capital. C'est la reconnaissance, dans quelque chose qui est de l'ordre du droit et des relations internationales, de ce qui, au fond, est déjà la conscience dispersée d'un peu tout le monde – les gens dont vous parliez, qui font des efforts. Le droit a une capacité de connexion très puissante. Et ce qui est très intéressant dans l'Accord de Paris, c'est qu'il pointe effectivement vers « une autorité supérieure » et non vers un « gouvernement global ». Pour la même raison qu'aujourd'hui, on reste chez soi à cause d'un danger qui nous tombe dessus, on prend des décisions sur « investir dans une chaudière au fuel ou pas ? » en fonction de ce qui nous tombe dessus, et qui est bien l'ordre d'une « autorité supérieure ». De même, quand les lords anglais annulent la troisième piste de l'aéroport de Heathrow au nom de l'Accord de Paris, non seulement ils lui donnent un effet juridique qu'il n'avait pas, mais ils soumettent des décisions économiques à un intérêt supérieur. Donc, de proche en proche, on voit bien que se met en place quelque chose qui n'est pas un gouvernement holistique mais qui est la reconnaissance d'une « autorité supérieure ». Et où « l'enveloppe » à l'intérieur de laquelle nous situons notre existence et dans laquelle nous sommes confinés, se révèle peu à peu.

BRUNO LATOUR

OÙ SUIS-JE ?

**Leçons du confinement
à l'usage des terrestres**

LES
EMPÊCHEURS
DE PENSER
EN ROND

Bruno Latour

Bruno Latour est né en 1947. Sociologue, anthropologue, philosophe des sciences, professeur émérite associé au médialab de Science Po Paris, il est l'un des intellectuels les plus traduits et commentés au monde. Dans sa bibliographie, épinglons *Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique* (2015) et *Où atterrir ?* (2017), publiés à La Découverte.

